



This research is part of the project No. 2021/43/P/ HS2/01182 co-funded by the National Science Centre and the European Union's Horizon 2020 research and innovation programme under the Marie

Skłodowska-Curie grant agreement no. 945339. For the purpose of Open Access, the author has applied a CC-BY public copyright licence to any Author Accepted Manuscript (AAM) version arising from this submission.



This is the accepted version (AAM) of the following article:

LAURENCE STERNE
DANS LA PRESSE FRANÇAISE
Le cas du *Journal de Paris* (1777-1840)

Published in the journal EUROPE : Revue littéraire
mensuelle

n° 1147-1148 – Laurence Sterne – nov./déc. 2024

<https://www.europe-revue.net/produit/n-1147-1148-laurence-sterne-nov-dec-2024/>

Les œuvres de fiction de Laurence Sterne ont suscité un engouement exceptionnel dès leur première parution sur la scène publique en 1760, manifesté par nombre de créations : pamphlets, suites, continuations, poèmes, chansons, pièces de théâtre et images. L'ensemble de ces réactions auxquelles la langue anglaise donne le nom de « Sterneana », se déploie toutefois selon différentes tonalités durant la publication échelonnée de *La Vie et les opinions de Tristram Shandy* (1759-1767), puis dans la période qui suit le *Voyage sentimental en France et en Italie* (1768), publié à peine quelques semaines avant le décès de l'auteur. Ce qu'on appelle souvent le *shandéisme* a connu de nombreuses mutations, en y

incluant notamment le sentimentalisme, grâce à une culture de la sensibilité popularisée dans les dernières décennies du XVIII^e siècle.

La parodie, l'adaptation et le recyclage faisaient intégralement partie des mécanismes de consommation et de production des œuvres de fiction à cette époque, sur la toile de fond de métamorphoses culturelles, sociales et politiques. Le cas de Sterne s'inscrit entièrement dans son temps à cet égard. Plusieurs romans britanniques (*Robinson Crusoé*, *Les Voyages de Gulliver*, *Pamela*) ont connus des vies posthumes¹, mais la diversité et la longévité de la réception sternienne sont néanmoins remarquables, tout comme son étendue géographique. Sterne constitue aussi une exception dans la mesure où la popularité de ses œuvres est liée à sa propre célébrité. Leur réception à l'étranger reflète les pérégrinations de ses ouvrages dans les échanges entre la Grande-Bretagne et le continent européen, et notamment avec la France². Sterne était ainsi souvent comparé aux grands écrivains français qui servaient de référence aux lecteurs : Rabelais ou Le Sage pour son humour, Rousseau et Marmontel pour son sentimentalisme.

Les pamphlets et livres imprimés offrent maints exemples des différents modèles d'imitation, de parodie, et de recyclage qui s'appuient sur les caractéristiques de l'écriture sternienne. Mais il existe un contexte encore plus dynamique, et en phase avec l'évolution sociale et culturelle, dans la presse française de ce temps-là³. *Le Journal de Paris* (1777-1840) offre un cas passionnant pour jauger la réception initiale de Sterne à cet égard, tant sur le plan des réactions critiques qu'en matière de reprises parodiques⁴.

En Angleterre, bien sûr, les journalistes ont dès le début réagi à la publication en plusieurs livraisons de *Tristram Shandy*. Les qualificatifs qui reviennent le plus souvent dans les commentaires des principaux journaux de l'époque — *The Critical Review*, *The London Magazine*, *The Monthly Review* — sont par exemple « rare », « bizarre », « immoral » et « amusant »⁵. Les parodies contemporaines ont remodelé les caractéristiques de l'écriture sternienne dans différents contextes qui reflètent ces courants critiques dans la presse, certains journalistes allant jusqu'à

1. « Vie posthume » indique une notion plus vaste que la langue anglaise nomme « afterlife ». Voir, par exemple, *The Afterlives of Eighteenth-Century Fiction*, ed. Daniel Cook et Nicholas Seager, Cambridge, Cambridge University Press, 2015.

2. *The Reception of Laurence Sterne in France*, ed. Peter de Voogd et John Neubauer, London, Continuum, 2004.

3. Dans le cadre de cet article, on entend par presse l'ensemble des productions imprimées diffusées en tant que périodiques, journaux et revues, quotidiens, hebdomadaires, ou mensuels. Jack R. Censer, *The French Press in the Age of Enlightenment*, London, Routledge, 1994, p. 10, p. 87.

4. Tous les numéros du *Journal de Paris* qui font partie de cette discussion sont parus entre mars 1786 et août 1811.

5. *Sterne : The Critical Heritage*, ed. Alan B. Howes, London, Routledge, 1974, *passim*.

adopter un ton typiquement shandéen. Sterne avait au demeurant incorporé ces réactions au fur et à mesure de la parution de *Tristram Shandy*. Le dialogue entre Sterne, ses critiques et ses imitateurs constitue à ce titre une triangulation identifiée dans les travaux d'Anne Bandry-Scubbi comme un « chassé-croisé⁶ ».

Après la publication du neuvième volume de *Tristram Shandy* en 1767 et du *Voyage sentimental* en 1768, et le décès de Sterne, le temps du chassé-croisé et de l'espièglerie était passé ; avec la parution de quelques œuvres posthumes la perception de sa réputation devint par conséquent plus mitigée. L'humour contrebalançait le sentimentalisme, et vice-versa. La presse britannique y jouait son rôle, en partie avec la diffusion de *Sterneana*. Par exemple, *The Lady's Magazine* — une revue mensuelle publiée à Londres entre 1770 et 1847 — comportait une histoire publiée en feuilleton, intitulée « A Sentimental Journey, by a Lady » (1770-1777). Loin d'être une parodie simplement sentimentaliste, on peut identifier plusieurs aspects repris de *Tristram Shandy*, autant que du *Voyage sentimental* : digressions, jeux typographiques et passages métafictionnels, accompagnés de saynètes dans un style sentimental à la Sterne.

Mais qu'en est-il de la presse française, sachant que les lecteurs français nourrissaient une grande admiration pour Sterne ? La réponse ouvre un champ d'étude aussi vaste et varié que l'exemple britannique.

Lana Asfour a décrit le rôle joué par les périodiques dans la première réception de Sterne en France : la presse « philosophique » et autres périodiques étaient particulièrement importants⁷. Comme le souligne également Anne Bandry-Scubbi, les commentateurs de Sterne révèlent « l'horizon d'attente des lecteurs professionnels et instruits qu'étaient les journalistes ayant accès au texte anglais⁸ ». Les relations de proximité géographique et culturelle entre l'Angleterre et la France à cette époque, tantôt fraternelles, tantôt antagonistes, se reflétaient autant dans la vogue d'une certaine « anglomanie » que dans son contraire⁹. Un commentaire qui compare les deux pays dans le *Journal* en 1826 observe que « c'est bien le cas de dire avec Sterne : *Ceci est mieux réglé en France* ».

6. Anne Bandry, *Tristram Shandy : Créations et Imitations en Angleterre au XVIII^e Siècle*, Thèse de doctorat soutenue à l'Université Sorbonne-Nouvelle, 1991, p. 14.

7. Lana Asfour, *Laurence Sterne in France*, London, New York, Continuum, 2008, p. 12.

8. Anne Bandry-Scubbi, « Asfour, Lana. *Laurence Sterne in France* » [compte rendu], *XVII-XVIII. Revue de la Société d'études anglo-américaines des XVII^e et XVIII^e siècles*, n° 67, 2010, p. 285.

9. *Journal des Beaux-Arts et des Sciences*, XXVII, décembre 1770, p. 527-531.

Chaque journal était lié à un courant idéologique ou un penchant politique, en fonction du lectorat ciblé, mais on constate à travers un échantillonnage de la presse française de l'époque une cohérence dans la réception initiale de Sterne. *Le Journal de Paris*, *Le Journal anglais* (1775-1778), le *Mercure de France* (1724-1791), ou *La Gazette littéraire de l'Europe* (1764-1791), et plusieurs autres titres encore, comportaient des rubriques avec des opinions variées sur « le second Rabelais de l'Angleterre (Sterne) ». Voltaire lui-même publia une critique dans le *Journal de politique et de littérature* en 1777. *Tristram Shandy* a suscité plus de polémique que le *Voyage sentimental* : la dimension expérimentale paraissait trop excentrique pour pouvoir classer l'ouvrage dans un genre ou un autre¹⁰. Le *Voyage* avait trouvé plus aisément sa place parmi les genres déjà établis, admiré pour son humour touchant et quelquefois moralisateur.

Les fortunes de *Tristram Shandy* et du *Voyage sentimental* sont néanmoins devenues très vite inséparables l'une de l'autre, mêlant ainsi la bizarrerie à la bonhomie, à quoi s'ajoute plus largement la réputation de l'auteur et de ses écrits. Cette perception plus englobante du phénomène sternien était partiellement formée et alimentée par un dialogue constant entre les journalistes français et les journaux britanniques de la période. La presse en France se sentait prête à adopter des modes parodiques et ludiques, ou des tons plus facétieux, à l'instar de ses homologues d'outre-Manche.

Le Journal de Paris en offre un exemple particulièrement riche en raison de sa période de parution et des tendances diverses des rédacteurs. Premier journal quotidien en France, il fut fondé par un groupe de bourgeois qui soutenait les encyclopédistes et les philosophes, une allégeance qui se reflète dans le choix du matériau publié et dans la dimension cosmopolite¹¹. On y remarque notamment un intérêt pour la culture britannique. Ce journal prenait pour modèle *The London Evening Post* (1724-1797), quotidien anglais qui soutenait la droite politique. Certains écrivains sont régulièrement mentionnés dans les pages du *Journal de Paris* : Voltaire et Rousseau, phares du siècle des Lumières, en compagnie des écrivains anglophones de l'époque (Samuel Richardson, Jonathan Swift, Henry Fielding, David Hume). Sterne apparaît aussi comme l'un de ses auteurs favoris. Sa

10. Lana Asfour, *Laurence Sterne in France*, op. cit., p. 12-13.

11. *Dictionnaire des journaux, 1660-1789*, <https://dictionnaire-journaux.gazettes18e.fr/journal/0682-journal-de-paris>.

bonne humeur et ce qu'il faut de morale et de pathos animent le plus fréquemment sa présence dans ce quotidien.

Plusieurs articles publiés dans le *Journal* traitent directement des œuvres de Sterne sous forme de critique littéraire. *Tristram Shandy* — « cette espèce de labyrinthe » — semblant plus difficile à décrypter, était plus susceptible de tomber sous le coup de la censure. Un critique est aux prises avec son « incohérence » en octobre 1787 : « Un grand nombre de nos Lecteurs connoît Sterne, le Rabelais de l'Angleterre, & son *Voyage sentimental*, & son *Tristran Sandy* [sic], & son originalité souvent naturelle, parfois affectée. On ne le comprend pas toujours, mais on ne l'avoue pas, & l'on croit que d'autres le comprennent. » Toutefois, *Tristram Shandy* inspire le « plaisir », et on relève une volonté de comprendre la modernité dont cette œuvre est annonciatrice, en dialogue avec « l'aventure morale » du *Voyage sentimental*, une fiction perçue plus favorablement. Amélie Suard, par exemple, fit l'éloge du *Voyage* dans *Le Journal de Paris* en juin 1786 : « le mérite de Sterne c'est, ce me semble, d'avoir attaché de l'intérêt à des détails qui n'en ont aucun par eux-mêmes ; c'est d'avoir saisi mille impressions légères, mille sentimens fugitifs, [...] & de les avoir rendus par des expressions aussi piquantes qu'originales [...] »

Ce commentaire entre en forte résonance avec celui de Virginia Woolf qui, dans son introduction à une édition de *Sentimental Journey* publiée en 1928, admire la facilité de Sterne à décrire le quotidien d'une manière qui semble entrer jusque dans les plis les plus intimes du cerveau — une réussite visible autant dans *Tristram Shandy* que dans le *Voyage sentimental*¹².

La façon de voyager sternienne — et parallèlement d'écrire — est de relater « ce qu'il a pensé plutôt que de ce qu'il a vu », observe un commentaire de mars 1786. Le style de l'auteur est perçu comme un mélange du naturel et du « comique du *Lutrin* de Boileau », mais Sterne reste « le Moraliste au-dessus du commun ». Sa profession cléricale est néanmoins source d'ambivalence. Comme Rabelais, « Sterne n'étoit pas trop fait pour être Ecclésiastique », remarque un critique du *Journal*. Ces jugements sur l'homme et son œuvre sont en harmonie avec les courants critiques en Angleterre à la même époque. Certaines censures de la presse britannique, en effet, ont admiré le contenu moral des *Sermons of Mr. Yorick* de

12. Virginia Woolf, Introduction, *A Sentimental Journey through France and Italy*, Oxford University Press, 1928.

Sterne, publié en 1760, mais ont condamné leur publication derrière un masque quasi fictionnel¹³ — renforcé par une gravure du portrait de Sterne par le célèbre peintre Joshua Reynolds, en guise de frontispice. Ce brouillage entre l’homme, l’auteur et ses œuvres est un assemblage mi-fictif, mi-factuel, que Sterne lui-même avait largement cultivé pendant sa vie, en se désignant parfois comme Sterne, parfois comme Tristram, parfois comme Yorick¹⁴. Mais cette source de critique pour quelques-uns s’est avérée être une véritable opportunité créative pour d’autres.

Souvent, dans les vies posthumes de cet auteur dans le *Journal de Paris* (et ailleurs), on trouve « Sterne » lui-même, quoique fictionnalisé, tenant un rôle dans des scénarios inédits. Sa fameuse bonhomie faisait de lui un compagnon aimable — « chacun a son goût, sa folie, *son dada*, comme dit Sterne » ; « — Je vous répondrai comme Sterne », annonce un autre — mais aussi sa capacité de moraliste à donner l’exemple. Un article intitulé « De la bonté » imagine le remplacement de l’oncle Tobie par Sterne dans un célèbre épisode de *Tristram Shandy* : il se débarrasse d’un moucheron importun sans lui faire de mal et le libère par la fenêtre en assurant que « le monde est assez grand pour te contenir toi & moi ».

Cette association avec la bonté humaine fournit l’arrière-plan de la résurgence de l’auteur dans une petite fantaisie publiée dans le *Journal* le 10 octobre 1788, intitulée *La Promenade & le Cirque*. L’auteur anonyme invite le « Bon & sensible Sterne » en tant que spectateur sur la scène : « C’est à ton ombre que je veux adresser ce récit ». La narration fictionnelle commence avec un autre geste métatextuel pour renforcer ce lien : « En m’éveillant on m’apporte un Roman : c’est *le nouveau Voyage sentimental* », une imitation par Jean-Claude Gorjy publiée en 1784, dont « le titre seul m’en fait lire quelques pages avec empressement ». Le but d’introduire un livre sternien — ou même quasi sternien — dans une parodie sternienne est bien de mettre en scène et ainsi théâtraliser le ton, les idées et le style de la narration — et, ici, d’indiquer la difficulté d’imiter ce modèle tant admiré, en écriture et en réalité.

Dans cet épisode, la lectrice, qui souffre d’une santé fragile — indication symptomatique d’une sensibilité à vif —, sort prendre l’air. En traversant le jardin des Tuileries, elle n’offre que « six sols » à une pauvre fillette qui demande l’aumône avec sa mère. Dans ce genre de littérature, la souffrance incite souvent à

13. Sterne : *The Critical Heritage*, op. cit., p. 76-78.

14. Arthur Cash, *Laurence Sterne : The Later Years*, London, New York, Methuen, 1984, p. 1-53.

des actes de charité qui, en même temps, confortent l'altruisme égoïste du bourgeois charitable. Effectivement, une fois arrivée au cirque du Palais Royal, elle donne très facilement un écu — soit dix fois plus — au Suisse qui la fait rentrer. Elle le remercie ainsi de la considération dont il fait preuve à son égard, mais se reproche ce geste motivé « par la vanité ». Elle rappelle en cela Yorick dans la scène avec le moine mendiant à Calais, où son aumône est principalement motivée par le désir d'impressionner sa compagne¹⁵.

L'écart entre la vraie charité et sa chimère, et le rôle qu'y joue la vanité, est confirmé sur le chemin du retour par le même jardin des Tuileries. La narratrice avoue prendre « machinalement » une autre route que celle qui l'aurait conduite auprès de la petite fille : « Si tu lui avois donné cet écu, me dis-je en soupirant, tu ne la fuirais pas » ; et elle ajoute : « C'est avec cette fâcheuse pensée que je rentrai chez moi ». Pour Yorick, la solitude est une occasion de méditer sur sa propre conduite qui ne lui inspire pas toujours un jugement favorable : « J'avoue que mes premières sensations, dès que je me trouvai seul dans ma chambre d'hôtel, furent loin d'être aussi flatteuses que je me les étais figurées.¹⁶ » Dans *La Promenade & le Cirque*, la solitude impose à la narratrice des pensées encore plus fâcheuses sur sa conduite. L'inimitabilité de l'exemple sternien est de nouveau invoquée ; mais il s'agit de renforcer la dimension philosophique, d'inciter à trouver la conduite à tenir en pareilles circonstances :

Après le diner, je reprends mon nouveau Voyage sentimental ; il me touche, je pleure, je ris ; tout au milieu de cette lecture, qui me rappelloit, quoiqu'imparfaitement, mon bon & inimitable Sterne, il me vient dans la pensée d'envoyer ma femme-de-chambre chercher la pauvre femme, si elle est encore aux Tuileries ...

Cette quête est vaine, mais ce qui persiste dans l'esprit de la narratrice est le sentiment inspiré par l'auteur du vrai *Voyage sentimental* : « O bon Sterne ! si je la retrouve, [...] ma récompense sera de me dire : *Sterne eût aimé à peindre le bonheur que j'éprouve.*¹⁷ »

15. Laurence Sterne, *Voyage sentimental en France et Italie*, Paris, Gallimard, « Folio classiques », 2022, p. 58.

16. Laurence Sterne, *Voyage sentimental*, éd. cit., p. 132.

17. *Journal de Paris*, n° 284, 10 octobre 1788, p. 1215.

La prégnance de l'image de Sterne en tant que modèle du sentimentalisme marquait l'imagination des lecteurs. Sur ce plan, de façon significative, l'écrivain anglais avait atteint son but par une combinaison harmonieuse de l'émotion et de l'humour. Pendant les dernières décennies du XVIII^e siècle, quand un nombre important de romans sentimentalistes virent le jour, il devint nécessaire de fixer des repères pour évaluer la qualité de toute nouveauté. Sterne comptait indéniablement parmi les références dans le *Journal*. Les nouvelles productions qui semblaient l'imiter étaient évaluées à l'aune de sa fiction. Jean-Claude Gorjy, par exemple, est jugé en ces termes en septembre 1788, peu après la parution de *Blançay*, son deuxième roman : [Comme dans son *Nouveau Voyage sentimental*], « il nous semble qu'on y retrouve encore la manière de Sterne, mais avec plus de goût ». Ce précurseur admiré imposait son spectre sur un marché saturé de nouvelles fictions : « — Sterne est charmant ; mais il nous coûte cher. Voici le vingtième voyage sentimental qu'il a engendré & qu'on achète par amour pour lui » ; il s'agit en l'occurrence d'un *Voyage moral & sentimental de Paris à Berne* publié en 1801. Bien plus tard, en 1836, Sterne sert de modèle pour évoquer un de ses plus illustres héritiers, Jean-Paul — « le Sterne et le Rabelais de l'Allemagne ».

On voit non seulement ici une connexion directe entre Sterne, ses écrits et le phénomène des Sterneana, mais également un réseau référentiel dans lequel de nouvelles aventures fictives assurent leur position. Le *Journal de Paris* sert donc de creuset pour évoquer et renforcer une histoire littéraire dans l'esprit des lecteurs en prononçant tout simplement le nom de « Sterne ». « Sterne est du petit nombre des génies originaux », pouvait-on déjà affirmer en 1789. En avril 1799, le *Nouveau Voyage sentimental en France sous Robespierre* de François Vernes — un texte antirépublicain qui en appelle à une sensibilité mi-sternienne, mi-rousseauiste — inspire à un critique ce jugement qui bénéficie du recul du temps : « Sterne avoit créé un genre nouveau » pour des lecteurs « qui joignent à une raison gaie & exercée, une sensibilité douce & calme ».

Peu de temps après son décès et la publication du *Voyage sentimental en France et en Italie*, son dernier livre paru de son vivant, Sterne était établi comme un classique. Il figure progressivement dans l'histoire des lettres comme un repère rassurant et une source d'inspiration. « Est-ce que vous n'avez pas un Tasse, un Racine, un Fénelon, un Sterne, un Richardson, un Montesquieu, un Pope, un Métastase, un Jean-Jacques à lire & relire ? », demande un journaliste à une jeune

femme en proie à l'ennui en mai 1800. Insigne honneur, le plus grand peut-être que le *Journal* puisse accorder à Sterne, il est comparé au maître Voltaire par le critique d'une imitation de *Candide* : « tout le monde croit pouvoir les imiter, & les essais malheureux de ces imitateurs imprudens ne corrigent personne ». Ce discours, qui place Sterne au panthéon des grands génies, revient souvent dans les pages du *Journal*, bien après le tournant du siècle. Son statut de célébrité n'est pas fondé sur la nouveauté du moment, mais sur une estime gagnée au fil des décennies par son éclectisme admirable, « très-curieux & rempli de philosophie ».

Si l'on était enclin à croire que la persistance de Sterne dans les pages du *Journal de Paris* ou ailleurs n'était plus désormais que la simple confirmation d'une reconnaissance, mais que s'était tari l'humour des premières réactions à son œuvre, la consultation des numéros du *Journal* parus en juillet et août 1811 suffirait à nous détromper. On y trouve une correspondance fictive ouvertement inspirée par le shandéisme. « Tristram Scrag, vicaire de ***, dans le comté d'Oxford » écrit une série de lettres facétieuses à « l'un des directeurs de la banque d'Angleterre », et se présente comme l'« indigne neveu du célèbre Yorick ». Ces lettres satiriques montrent le goût jamais démenti pour l'humour à la Sterne, et la persistance de ses vies posthumes.

On relève en outre dans les missives du dénommé Scrag des gestes métafictionnels, en écho à la manière dont Tristram Shandy décrit l'acte d'écriture : « croisant mes genoux l'un sur l'autre par un angle de 35 degrés, ma tête au point fixe de l'inclinaison méditative ». Le « divin Rabelais » est cité comme une des influences du « docte M. Shandy », avec sa « science pantagruélique, si précieuse à mon oncle ». John Locke et « son *Essai sur l'entendement humain* », cité par Sterne, peut chez Scrag « expliquer ce qui a dû se passer dans l'âme de Finette », dans « la lettre qu'elle venoit d'écrire à Lafleur... ». Cet exemple mêle allégrement *Tristram Shandy* et le *Voyage sentimental*. En suivant le fil d'Ariane de la réception de Sterne, on constate à quel point ces deux romans remarquables sont toujours liés l'un à l'autre.

Prenant pour cible la situation économique et politique en Angleterre, les lettres du vicaire montrent également la facilité d'une parodie à se tourner depuis sa source vers d'autres sujets. On y trouve curieusement des aspects qui sont familiers aux lecteurs d'aujourd'hui. Scrag se plaint d'un pouvoir d'achat en berne : « j'ai vu successivement disparaître de ma table le beef stake, le pudding ... J'ai

passé du vin de Bourgogne à l'*ale*, de la divine ale à la *small beer* ». La tentation d'un isolationnisme des îles britanniques vis-à-vis du continent européen entre ici en résonance avec notre actualité contemporaine : « *le système continental suivi pendant dix ans suffiroit seul pour ruiner l'Angleterre* » — une « horrible prédiction » avec des conséquences déplorables pour l'économie et le patriotisme. Scrag condamne ainsi avec une ironie acerbe les « mauvais citoyens » anglais qui désirent toujours se procurer les « eaux-de vie de France », alors qu'ils peuvent consommer des « beef stakes » et du « roast-beef », et semblent nier « la prééminence des pommes de terre et des turneps » — légumes toujours aussi prisés des politiques anglais europhobes.

Évidemment, la parodie sternienne indiquait le chemin vers la satire en 1811 non moins qu'en 1760 et le *Journal* servait de ligne de conduite pour sa réalisation et sa circulation. Jusqu'à ses derniers numéros autour des années 1830, le nom de Sterne y demeure présent, lié à celui de Rabelais, et l'on continue de priser sa manière « philosophique » et « moqueuse ». La « nébulosité de Sterne » dans son *Tristram Shandy*, et ses « scènes gaies et touchantes » dans le *Voyage*, restaient toujours ancrées dans l'estime du lectorat du *Journal de Paris*¹⁸.

Mary-Céline NEWBOULD

18. Je tiens à remercier particulièrement Brigitte Friant-Kessler pour ses conseils.